

Lutte de classe

Pour la LCR : Le socialisme : un « rêve », une « utopie », une « idée »

40 ans après la disparition de Che Guevara, Michael Löwy (sociologue) et Olivier Besancenot de la LCR sortent un livre qui lui est consacré.

J'ai lu les extraits de ce livre qui figurent sur le site Internet national de la LCR. Les auteurs ne tarissent pas d'éloges pour qualifier Guevara, un être « *exceptionnel* », qu'ils font passer pour un « *révolutionnaire marxiste*, en précisant toutefois que « *son marxisme, (était le) fruit de ses lectures un peu improvisées* », bien que l'on se demande si nos deux auteurs pétris de modestie sont vraiment bien placés pour en juger, car en en prenant connaissance de leur propre conception du socialisme et on est en droit de se demander si elle n'est pas étrangère au socialisme de Marx à Trotsky.

Ce qui m'a frappé c'est que le socialisme y est présenté à de multiples reprises comme un « *rêve* », une « *utopie* » ou une « *idée* », bref sous une forme métaphysique. Parlant de Guevara, ils se sont intéressés « *aux rêves de l'homme* », à l'image de « *l'homme nouveau* » qu'il envisageait, à « *l'étoile de l'aventure humaine* » qui « *s'est remise à briller* » et qui allait « *scintiller* » en 1994 dans le sud-est du Mexique, telle l'étoile du berger qui avait guidé les Rois mages... Cela tombe bien, j'ai justement une citation de Trotsky sous le coude qui fera l'affaire : « *Buffon dit un jour que le style c'était l'homme. La terminologie politique ce n'est pas seulement l'homme, c'est aussi le parti. La terminologie est un des éléments de la lutte des classes. Seuls des pédants sans vie peuvent ne pas comprendre cela.* » (*Défense du marxisme*, page 34)

Pour en arriver à cette « *parole* » sans doute descendue du ciel, « *portée par les forums sociaux du mouvement altermondialiste* », pour un peu on se croirait sur un tapis volant en compagnie du mage Melchior qui aurait une révélation à nous faire qui aurait valeur de prophétie ou de parole divine, si elle n'était pas sponsorisée par les multinationales, il faut bien atterrir à un moment donné, sauf à la LCR apparemment : « *Un autre monde est possible !* ».

Une fois redescendu sur terre, pour nos Balthazars de service le combat politique serait un jeu où « *le capitalisme est toujours grand gagnant* ». Rien que leur terminologie montre à quel point ils ne sont pas directement concernés par les conséquences dramatiques de la survie du capitalisme. Je n'ai jamais entendu un ouvrier s'exclamer sur un ton léger : nous avons joué et nous avons perdu !

Selon eux, le capitalisme « *ne souffre pas d'alternative politique crédible* », sans doute parce que les dirigeants de la LCR eux-mêmes sont incapables d'en définir une, en admettant pour l'occasion qu'ils en aient eu un jour la volonté, ce dont je doute fortement, et s'ils reconnaissent au passage leur incurie et leur impuissance politique, ce dont il faut les remercier, cependant, il leur faut trouver un bouc émissaire pour expliquer pourquoi le capitalisme aurait survécu jusqu'à nos jours.

Ce serait évidemment la faute du stalinisme qui « *pèse lourd sur l'idée socialiste* », mais en aucun cas celle de tous ceux qui l'ont soutenu pendant des décennies ou qui ont soutenu le réformisme en prétendant combattre le stalinisme, pour finalement saluer en cœur la réunification de l'Allemagne capitaliste qui annonçait dans la foulée la liquidation de tous les États ouvriers (dégénérés) issus de la révolution d'Octobre, ce qui revenait dans les deux cas à soutenir le régime en place et le capitalisme et à abandonner le terrain du marxisme ou du trotskisme.

Le stalinisme « *a discrédité auprès d'une génération tout entière l'idée qu'un autre système que le capitalisme pouvait être mis en place et fonctionner.* », pas seulement, c'est l'amalgame entre bolchevisme et stalinisme savamment entretenue pendant des décennies y compris par les dirigeants de la LCR qui a permis d'aboutir à cette situation en détournant de nombreux travailleurs et militants du socialisme. Il suffit de deux ou trois arguments pour démonter le stalinisme, par conséquent l'explication de nos mages révolutionnaires ne tient pas et est inacceptable. Il est facile d'expliquer pourquoi il est nécessaire de se libérer du capitalisme, même il n'y avait qu'une seule raison valable de le faire disparaître, il faudrait le combattre, et ce n'est pas les raisons qui manquent à travers le monde, il est mille fois condamné à mort, alors hâtons sa fin.

D'ailleurs nos auteurs le confirment immédiatement dans la phrase suivante quand ils situent la nécessité de passer au socialisme au niveau de « *l'imagination* » : « *Pourtant, l'imagination reprend ses droits et renaît progressivement de ses cendres.* », à croire si on les écoutait que les travailleurs s'engageraient dans le combat politique non pas parce qu'ils chercheraient un moyen concret de résister aux agressions du capitalisme, non pas parce qu'ils auraient commencé à prendre conscience de la nécessité d'en finir avec le capitalisme, mais parce que le socialisme serait sorti un jour de « *l'imagination* » de quelques « utopistes » qui avaient pour nom Marx et Engels, donc on ne voit pas pourquoi, une fois refroidi le cadavre du socialisme ne renaîtrait pas de « *ses cendres* » et ne germerait pas à nouveau dans la tête des travailleurs et des militants. On comprend pourquoi Besancenot veut balancer le trotskysme et le « *vieux mouvement ouvrier* » qui justement ont empêché qu'il ne reste que des cendres du socialisme, il piétine le matérialisme dialectique en faisant appel à l'imagination pour comprendre le monde dans lequel nous vivons. Elle peut guider ceux qui veulent atteindre « *l'étoile de l'aventure humaine* » par des moyens abstraits ou sans fondement matériel, on se croirait presque en compagnie de spirites ou de franc-maçons.

Ils parlent de « *cendres* » comme si le combat pour le socialisme et la lutte de classe du prolétariat avaient totalement disparu pendant 40 ans à l'échelle internationale et n'avaient pas posé à chaque étape la question de la liquidation politique de la caste bureaucratique au pouvoir dans les pays où le capitalisme avait été exproprié et la révolution sociale dans les autres pays sous domination capitaliste. Le socialisme ne reposerait pas sur une base scientifique, il ne serait pas le résultat de l'étude du fonctionnement des lois qui régissent le système économique capitaliste basée sur la propriété privée des moyens de production et de la lutte des classes, il serait le fruit de « *l'imagination* ». Partant de là, « *la pensée du Che est une source d'inspiration inépuisable* », précisons, sans doute pour tout ceux qui veulent mener leur combat politique dans une impasse, là où justement la LCR veut les entraîner.

Si j'ai un conseil à donner aux camarades : lisez et étudiez Marx, Engels, Lénine et Trotsky et faites l'impasse sur les autres auteurs si vous n'avez pas de temps à perdre. L'éclectisme et l'empirisme sont très souvent ennemis du marxisme, alors comme il faut bien admettre que nous n'avons pas toujours la capacité de faire la part des choses, il vaut mieux s'en remettre aux maîtres qu'aux disciples qui passent après.

Je ne développe pas le culte de la personnalité, car j'applique la même règle dans tous les domaines, scientifique, artistique, etc. et si j'écoute une sonate de Beethoven, c'est parce qu'elle est le produit du génie humain qu'incarne sa musique et non parce que c'est Beethoven qui l'a inventée. Si je lis Marx, c'est pour gagner du temps, il ne s'est pas contenté de se livrer à des analyses, il nous a laissé aussi les synthèses de ses travaux, qui sont la substance, je suis obligé d'employer un mot qui réjouirait nos deux mages, « *l'esprit* », le fil conducteur qui traverse et relie chaque moment de notre histoire et qui lui est bien matériel, qui la façonne aussi, le mot est de Lénine.

L'impérialisme, c'est la décadence dans tous les domaines, il n'est porteur d'aucun idéal, j'allais dire, alors soyons idéaliste, mais je serais incompris par beaucoup, même s'il n'existe pas actuellement de compositeurs du niveau de Beethoven, contentons-nous d'écouter les virtuoses qui interprètent sa musique et rendent vivante sa conception de l'existence. Car pendant qu'il composait, Beethoven pensait, et sa musique traduisait les rapports qu'il avait avec le monde extérieur et la société de son époque ; si de nombreux romans dans la littérature sont inspirés par la vie de leurs auteurs, il en va de même dans la musique, la peinture, la sculpture, le cinéma, etc. Là encore, l'imagination s'inspire ou prend sa source dans le réel. Dans le meilleur des cas, l'imagination est complémentaire de la dialectique, de l'inspiration et de la persévérance, mais elle ne les remplace pas. Dans le pire des cas, quand elle remplace toutes les formes rationnelles de penser, elle peut conduire à la folie ou dans les « *étoiles* ». Après tout, l'organique est issu de l'inorganique, qui lui même est matière, composants chimiques simples liés entre eux par des rapports particuliers bien avant que l'imagination ne fasse son apparition... Au lieu de dire que l'on manque parfois d'imagination, on devrait dire qu'on manque de discernement, d'esprit d'analyse, de logique au sens dialectique du terme et non celui d'Aristote mécanique ou empirique.

J'avoue avoir du mal à garder mon sérieux en lisant ce que Besancenot et Low ont écrit.

Restons sur terre et revenons à notre sujet. J'en étais arrivé au fait que la LCR conduisait les militants et les travailleurs dans une impasse politique.

J'en veux pour preuve qu'évoquant ensuite quelques révolutions du passé, après avoir écrit que « *les modèles tout faits n'existent pas* », ils en arrivent à dire que « *les révolutionnaires se doivent de puiser, avec un regard critique, parmi ces épisodes, les solutions démocratiques adéquates.* », autrement dit à abandonner le combat pour la révolution socialiste et la dictature du prolétariat, qui, prise au sens littérale n'a rien de démocratique puisqu'elle est toujours au départ le fait d'une minorité, un coup de force ou un coup d'État comme disait Lénine et Trotsky, sur un plan historique, la révolution socialiste incarne au plus haut degré la démocratie car elle correspond aux intérêts de l'immense majorité de la population, mais de plus elle est le modèle dont se sont inspiré les bolcheviks pour prendre le pouvoir, donc si l'on se borne à porter « *un regard critique* » sur de banals « *épisodes* » de l'histoire de la lutte des classes et ses révolutions, on ne risque pas de comprendre grand chose et d'aller bien loin ou dans le mur !

Les révolutions ne sont pas des « *épisodes* » figés ravalés au rang d'abstractions isolées, elles sont l'expression et le produit de la lutte des classes ayant atteint un niveau de tension extrême au point de poser plus ou moins consciemment la question politique de la rupture avec les bases économiques et sociales du passé que le régime et les institutions en place incarnent. La révolution et la guerre sont le prolongement de la lutte des classes par d'autres moyens, basées sur l'antagonisme inconciliable et le combat permanent que se livrent les différentes classes en présence.

Passons sur le paragraphe qui vante les mérites du « *commandant* » Marcos.

Viens ensuite « *la dimension utopique du mouvement* », qui, ne vous marrer pas, serait « *radicale* », qui poussée à l'extrême serait synonyme d'absurdité ou de non-sens ! Qu'est-ce qu'une utopie ? Un projet chimérique, une conception idéale de quelque chose nous dit le *Larousse*. Et qu'est-ce qu'un projet chimérique ? Un projet séduisant, mais irréalisable, une utopie, une illusion, selon la même source. Voilà sur quoi reposerait donc le socialisme et notre combat ! Vous comprenez pourquoi j'affirme que les dirigeants de la LCR se foutent éperdument du socialisme et qu'ils trompent sciemment les militants et les travailleurs. D'un côté, ils disent qu'en réalité le socialisme est irréalisable et d'un autre côté, ils prétendent combattre pour le socialisme. Cherchez l'erreur. L'erreur elle est facile à trouver : leur conception du socialisme est étrangère à celle du marxisme, je ne vois pas d'autre réponse possible.

Il le confirme dans la phrase suivante : « *Il ne s'agit pas simplement de corriger les excès du monde capitaliste et de ses monstrueuses politiques néolibérales, mais de rêver, et de lutter pour une autre civilisation, un autre paradigme économique et social, une autre forme de vivre ensemble sur la planète.* », rêvons éveillés camarades, luttons ensuite, pour « *une autre forme de vivre ensemble* », ensemble avec qui, avec les capitalistes ? Vous en doutez, patience, ils vont le dire eux-mêmes : « *L'utopie altermondialiste se manifeste avant tout dans le partage de certaines valeurs communes, qui seules esquisseront les contours de cet autre "monde possible", profondément humain.* ». Quand on pense que les altermondialistes ne placent dans le cadre de l'Union européenne (qui les financent aussi) qu'ils veulent « *démocratiser* » en donnant un visage « *humain* » au capitalisme, on comprend ce qu'ils veulent dire par « *vivre ensemble* ».

Et quelle serait la première de ces « *valeurs communes* » ? : « *l'être humain lui-même.* ». Enchaînant sur la même conception de la lutte des classes étrangère au marxisme « *L'utopie du mouvement demeure résolument humaniste, elle exige que les besoins, les aspirations des êtres humains deviennent le centre vital d'une réorganisation de l'économie et de la société. (...)* ». Il est écrit ici que les « *besoins* » et les « *aspirations* » du prolétariat ne reposerait pas sur l'antagonisme entre les classes basé sur la propriété privée qui conduit l'humanité à la barbarie, mais sur une « *utopie* », ce qui revient concrètement à nier la lutte des classes et par conséquent à nier au prolétariat la possibilité de prendre conscience des conditions objectives pour les transformer.

L'utopie du mouvement en parlant du socialisme est un oxymore à caractère antiscientifique et antimatérialiste que je traduirais ainsi : l'utopie appartient à l'imagination judéo-chrétienne de Besancenot et le mouvement au matérialisme dialectique et au socialisme, entre les deux une opposition inconciliable. Besancenot s'emploie à faire passer le socialisme pour une utopie, voilà tout.

Engels disait, évoquant la possibilité pour le prolétariat d'avancer sur la voie de son émancipation, : s'il le veut, il le peut, à nous de l'aider à comprendre qu'il le peut pour qu'il le veuille. Et le meilleur moyen de l'aider à comprendre qu'il le peut, c'est de lui démontrer que notre théorie ne repose pas sur une

utopie, mais sur la compréhension des rapports sociaux qui régissent la société et qui en constituent les fondements.

Vient en suite un passage dont le titre à lui seul donne le ton : « *l'autogestion* ».

Ils affirment que « *cette autogestion socialiste est la forme la plus démocratique de la société* », si l'on entend par là la gestion de la production et de la distribution par les producteurs eux-mêmes dans le cadre d'un État ouvrier, on ne peut être que d'accord. Mais est-ce vraiment de cela dont ils parlent ?

Suivons pas à pas leur démarche.

Ils semblent se souvenir que « *la propriété, c'est le pouvoir* », puis ils posent une question : « *qui décide ?* », réponse : « *Une démocratie qui n'est pas bancaire est celle qui permet de trancher tous les choix publics, également dans le domaine économique, sur les bancs des assemblées démocratiquement élues.* », de quelles « *assemblées démocratiquement élues* » veulent-ils parler ?, élues par qui et qui sortiraient d'où, à quelle occasion ? en dehors ou sans la mobilisation révolutionnaire des masses populaires ? mystère, n'avons-nous pas en France des députés respectables « *démocratiquement* » élus ?, mais pour en arriver à cette étape, une autre question doit être réglée « *l'État n'est pas neutre. Et pour établir de nouvelles institutions, qui fonctionnent du bas vers le haut et pas en sens inverse, il faut se débarrasser de l'ancienne structure étatique et créer des mécanismes de contrôle démocratique* », comment s'en débarrasser et qui s'en débarrassera ? qui en contrôlera le fonctionnement démocratique et comment ? nouveaux mystères, mais rassurez-vous, on est sur la bonne piste car « *Guevara en était arrivé, par sa propre expérience, à la conclusion qu'il était impossible de changer la société sans changer de société.* », un truisme, avec cela on est bien avancé.

Vous vous demandez où ils veulent en venir au juste ou plutôt sur quoi repose leur démonstration, la réponse qu'ils apportent à cette question après toutes les questions déterminantes qu'ils ont laissées sans réponses, ne présente qu'un intérêt relatif, car elle ne sert finalement qu'à se faire passer pour des marxistes ou des révolutionnaires et tromper travailleurs et militants, à camoufler l'orientation opportuniste de la politique de la LCR et sa capitulation devant la bourgeoisie : « *Ce type de changement implique, à terme, le remplacement de l'État par des formes de pouvoir non étatiques, fondées sur la participation populaire directe - conseils, assemblées.* », n'importe quel crétin qui aurait lu Marx aurait pu plaquer cette phrase dans un bouquin sans passer pour autant pour un marxiste, un socialiste ou un révolutionnaire.

La nature sociale d'un parti est également déterminée par les moyens qu'il met en œuvre pour réaliser son programme. Or on vient de voir que dès qu'on aborde cette question, Besancenot et son acolyte sont incapables de répondre. Or de deux choses l'une, s'ils ne définissent pas les moyens (correctes) pour en finir avec le capitalisme, cela signifie qu'ils mettent en œuvre des moyens qui concourent uniquement à sa survie.

Pour finir, ils affirment que : « *Le socialisme et le communisme, au XIXe siècle, sont nés de la dialectique entre la réflexion - de Fourier, Marx, Engels, Bakounine et beaucoup d'autres - et les expériences de lutte d'organisations d'opprimés.* ». Faux.

Dans *Anti-Dühring*, Engels situe Fourier (Saint-Simon et Owen) parmi les communistes utopistes qui voulaient affranchir non une classe déterminée, mais l'humanité entière sans qu'il ait compris sur quelles contradictions reposait son développement au fil des siècles et des millénaires. Quant à Bakounine, il s'inscrit dans une démarche utopiste et individualiste et niera jusqu'au bout le développement dialectique de la lutte des classes qui avait conduit les classes dominantes successives à se doter d'un organisme de coercition pour exercer leur pouvoir contre les classes dominées, l'État, et la nécessité de remplacer l'État bourgeois au cours de la révolution par un État ouvrier, comme étape nécessaire avant d'en finir avec toute forme d'État et la division de la société en classes, ce qui lui vaudra d'être exclu (par Marx et Engels) de la I^{ère} Internationale.

Les conclusions auxquelles étaient arrivées Marx et Engels n'étaient pas le produit des réflexions de Fourier ou Bakounine, mais le produit de l'étude minutieuse des contradictions des différents modes de production à chaque étape du développement des forces productives et de la lutte des classes.

Contrairement à Fourier et Bakounine qui n'ont rien découvert, Marx et Engels ont découvert que la lutte des classes était le moteur du développement des forces productives, qu'au stade du capitalisme, la propriété privée des moyens de production reposait sur l'extraction de la plus-value par la classe des capitalistes, et que l'avenir de l'humanité reposait sur la capacité de la classe des exploités d'en finir avec la division de la société en classe sociale aux intérêts fondamentalement inconciliables, en commençant par détruire de fond en comble l'État bourgeois, pour le remplacer par un État ouvrier, en commençant par passer de l'administration des hommes à celles des choses, avant de pouvoir passer du royaume de la nécessité à celui de la liberté. Le socialisme scientifique de Marx et Engels, qui repose sur la mise en pratique du matérialisme dialectique, s'est épanoui contre les « *utopies* » de Fourier et Bakounine.

Quand nos auteurs affirment que « *Les révolutionnaires d'aujourd'hui les abordent (les nouveaux cycles politiques) avec leur part de doute légitime, mais aussi avec des convictions assumées.* », on a envie de leur répondre qu'un dirigeant qui « *doute* » n'a pas les qualités requises pour diriger un parti. Si le doute est « *légitime* », cela signifie que nos propres convictions ne sont pas fondés ou reposent sur du vent. Le « *mais aussi* » est lourd de signification ici.

« *Pour le Che, le socialisme n'était pas un projet de société "clé en main" ; le combat pour renverser le capitalisme devait être ressenti par chacun comme une urgence personnelle.* ». Sauf que l'action individuelle n'a jamais remplacé l'action collective, et que le socialisme se définit avant tout comme la mise en œuvre de la prise de conscience collective d'une classe, le prolétariat, sans laquelle il demeurerait une théorie ou une utopie une fois dénaturé.

Pour nous, le socialisme repose sur des bases scientifiques incontestables qui ont brillamment passé l'épreuve de la lutte des classes au cours du siècle et demi qui vient de s'écouler, et l'on peut affirmer sans l'ombre d'un doute que la révolution russe d'Octobre 1917 l'a amplement confirmé sur le plan pratique.

Épilogue.

Qu'il soit difficile de s'approprier les enseignements du marxisme, c'est un fait incontestable. Qu'il soit difficile au prolétariat de prendre conscience de la nécessité d'en finir avec le capitalisme, cela l'est d'autant plus que les dirigeants de tous les partis s'emploient sciemment à les induire en erreur, on vient une nouvelle fois d'en avoir la preuve. Cependant rien ne doit nous détourner de notre combat implacable contre le capitalisme et les opportunistes qui ravalent le socialisme au niveau d'une « *utopie* » (LCR) ou qui le brade (PT) aux plus offrants en vantant les mérites de la démocratie bourgeoise.

Les uns et les autres cherchent des raccourcis pour construire le parti en s'inspirant des modèles du passé qui ont échoué ou mené le prolétariat à la boucherie à deux reprises. Pour notre part, nous resterons fidèle aux principes du parti de Lénine qui fut le seul dans le passé à porter le prolétariat au pouvoir, aussi longtemps que nous ne serons pas convaincus que ces principes sont dépassés ou doivent être modifiés.

Les élections présidentielles qui viennent d'avoir lieu en France étaient une excellente occasion pour nous permettre de comprendre ce qui était essentiel et ce qui était superficiel ou secondaire dans la lutte des classes. Nous avons laissé passer cette occasion et nous n'avons pas été capables d'en tirer les enseignements qui pourtant étaient à notre portée. C'est malheureux et navrant à la fois.

Nous avons constaté que la moindre hésitation d'un dirigeant était immédiatement sanctionnée par les électeurs, que son double langage consistant à avoir un pied dans chaque camp était condamné à l'échec, que son manque de détermination inspirait la méfiance pour ne pas dire le rejet, que refuser de s'expliquer ou de préciser son point de vue sur une question suscitait des soupçons sur ses intentions réelles, etc.

On a eu confirmation que notre combat devait être intransigeant : classe contre classe. C'est ce qu'a parfaitement compris Sarkozy qui a mis en place un gouvernement de combat contre le prolétariat, un gouvernement de guerre contre notre classe. Il a raison et nous avons tort de chercher ailleurs notre faiblesse. Nos ennemis sont unis derrière Sarkozy, même s'il y a toujours des frictions (Villepin et sa déclaration sur le rôle de Sarkozy dans l'affaire Clearstream, par exemple.). Il s'appuie sur les

éléments les plus déterminés de la bourgeoisie. Nous, nous voulons nous appuyer sur les éléments retardataires du prolétariat ou sur l'aristocratie ouvrière, ce que manifeste clairement les différentes orientations politiques proposées par les uns et les autres.

A l'époque de Giscard ou de Chirac fleurissaient les *A bas le gouvernement !*, aujourd'hui, ce mot d'ordre à pratiquement disparu (à l'exception de certains groupes), et vous savez pourquoi, parce que les commentateurs bourgeois ne cessent de répéter que la majorité de la population soutient Sarkozy, donc les camarades se calent sur eux, rendez-vous compte, ce mot d'ordre serait tellement décalé par rapport à la réalité qu'ils passeraient pour des gauchistes ou des « *utopistes* ». Qui parle aujourd'hui de la nécessité d'abolir la constitution et les institutions ? Personne, absolument aucun parti, c'est quand même symptomatique de la situation qui règne actuellement au sein du mouvement ouvrier qu'on le veuille ou non.

Ils n'osent même pas nommer la forme actuelle du gouvernement, un gouvernement d'union nationale associant l'UMP, le Parti radical, le Nouveau centre et le PS, lui même soutenu par le PCF, les Verts et le Parti radical de gauche. Kouchner occupe un ministère important, celui des Affaires étrangères, mais vous ne trouverez pas le mot d'ordre A bas le gouvernement d'union nationale Sarkozy-Fillon-Kouchner !

Nos contradicteurs pensent très fort ou disent ouvertement : Le PS ne participe pas officiellement au gouvernement, donc il n'en fait pas partie. C'est la version de la direction du PS, je le dis en passant. Que des membres du PS qui faisaient encore partie de sa direction il y a quelques mois rejoignent le gouvernement, ne permet pas de qualifier le gouvernement d'union nationale, sans doute parce que Kouchner (et d'autres membres du PS) a dit qu'il y entrait à titre « *personnel* », puisqu'il le dit, il faut le croire et s'en contenter. Que cela revienne au même concrètement, on s'en fout, l'essentiel, c'est la norme, la définition écrite quelque part du gouvernement d'union nationale, point. Ainsi va le dogmatisme.

Pour que le mot d'ordre de front unique des partis (et des organisations) puisse être mis en avant par des dirigeants de partis ou groupes, faut-il encore qu'il reste des partis qui ressemblent de près ou de loin à des partis ouvriers (au moins deux pour constituer un front !), dans le cas contraire, ce serait impossible. Donc pour que cela soit encore possible, il suffit de mettre en sourdine la présence du PS au sein du gouvernement (et dans une cinquantaine de commissions UMP-PS, relevé par Rocard) et de le présenter encore comme un parti ouvrier (bourgeois) et le tour est joué. Peu importe que cette présentation de la situation ne corresponde pas vraiment à la réalité, l'essentiel c'est de boucher les trous et de donner l'impression de faire quelque chose et tant pis si cela ne sert à rien au bout du compte. Comme aurait pu dire Besancenot en parlant du « *jeu* » de la lutte des classes et en parodiant Coubertin : l'essentiel, c'est de participer !

A suivre.